VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

Lac Maskeg, mission de Notre-Dame de Pontmain, le 7 octobre 1900.

LETTRE DU R. P. BONNALD AU DIRECTEUR DES ANNALES.

Rapport sur la Mission du lac Pélican. — Mort édifiante du petit Paul. — Voyage au lac Brochet à la recherche d'une orpheline. — Adieux du Père à la Mission du lac Pélican.

MON RÉVÉREND ET BON PÈRE,

Ce dernier rapport que je vous envoie sur la Mission du lac Pélican, je l'écris ici au lac Maskeg, où la divine Providence a voulu que je sois placé. Il n'est pas nécessaire de dire à vos lecteurs ce qui se passe dans le cœur d'un missionnaire, quand il lui faut quitter, après vingt-quatre ans, une Mission qu'il a fondée et dire un éternel adieu, sur cette terre, aux nombreux chrétiens, ses enfants bien-aimés. Mais, grâce à Dieu, celui qui est allé remplacer votre pauvre serviteur saura faire progresser ces belles missions ; son zèle, sa jeunesse et ses vertus en sont un sûr garant. Pour faire son consolant, mais rude ouvrage dans ces vastes solitudes, il faut au missionnaire non seulement bon cœur, mais aussi bonnes jambes. Je ne crois pas avoir mauvais cœur encore, mais certainement je n'ai plus de bonnes jambes. Pour cette raison-là et bien d'autres ma place était ailleurs.

Je reviens, ou plutôt je retourne par le souvenir, à mon ancienne Mission pour compléter le rapport de nos œuvres pour tout le temps que j'en ai eu la responsabilité. Depuis ma dernière relation, datée de novembre 1899, voici les principaux faits qui méritent d'être notés. Au commencement de décembre, des voyageurs, marchands de fourrures, arrivant des quartiers de chasse de nos chrétiens, me contèrent qu'un enfant de dix ans

se mourait chez ses parents protestants et pleurait toujours en demandant le Père. C'était Paul, bon petit garçon catholique qui édifiait tout le monde l'été d'auparavant par sa bonne tenue à la chapelle. Quoique le père, qui est protestant, ne me fît pas demander, je partis aussitôt avec mon homme et mon traîneau à chiens. On campa à la lisière d'un bois, sur le bord d'une petite rivière gelée et quatre heures avant l'aurore nous courions déjà à travers les lacs et les petits sentiers de la forêt. Le soleil de décembre n'était pas bien haut encore, quand nous arrivions à la hutte indienne. Nonobstant les tristes circonstances, notre entrée fit épanouir les visages, même celui du petit Paul. Le père était absent, étant allé de bon matin visiter ses hameçons suspendus à travers la glace du lac. Ces pauvres gens ne vivaient que de brochets.

Paul allait mourir, c'était visible; son âme innocente avait hâte d'aller à Dieu. Je me décidai à passer la journée et la nuit dans cette famille, afin de célébrer la messe le lendemain et de donner le saint viatique au petit mourant. Le père, revenu de ses hameçons, était aux petits soins pour son bien-aimé enfant et la mère pleurait. Les dix autres frères ou sœurs gardaient un silence respectueux. Deux des jeunes gens étaient catholiques comme le petit malade, ainsi que deux petites filles, vu que leur père les laissait suivre la religion de leur baptême. L'heure de la conversion des autres allait sonner. Quand, après minuit, Paul se fut confessé une dernière fois et couché au pied de mon autel improvisé, je célébrai les saints mystères. Jésus descendit dans la poitrine du malade pour y sanctifier et garder cette belle âme. Après la messe, je lui donnai l'extrême-onction, assisté du père protestant, ému et converti par tant de grâces accordées à son enfant. Et celui-ci de dire

à son père et à sa mère : « Si vous m'aimez, suivez-moi et soyez catholiques. » Paul près de mourir et nourri du pain des anges devenait ainsi l'apôtre de sa famille. Avant de partir, Antoine me remercia, les larmes aux yeux, d'être venu les voir. Je laissai la moitié de mes vivres à ces pauvres gens, j'embrassai Paul en lui demandant de prier pour moi, et deux heures avant l'aurore, nos chiens trottaient sur le chemin du retour.

Plus tard, revenant d'un long voyage que j'avais dû faire à la baie d'Hudson, je trouvai dans ma chapelle glacée un cercueil qui était là depuis trois semaines, c'était celui de Paul. Il y avait dessus une lettre fermée écrite en caractères syllabiques et signée du père de petit Paul : « Mon Père, mon bien-aimé fils nous a quittés ; « nous voulons tous le suivre, il y a longtemps que je « désirais votre religion, mais je n'avais pas le courage « de me convertir. Quand je t'ai vu donner à mon en- « fant la communion et l'extrême-onction, je me suis « dit : je serai catholique. Mon enfant me l'a dit aussi. « J'irai te voir, prie pour moi. » J'appris par mes serviteurs que les deux frères aînés du mort, faute de chiens, s'étaient attelés au traîneau chargé du cercueil, pendant deux jours de marche, jusqu'à la Mission, et n'ayant d'autres provisions de bouche qu'une tête de brochet.

Le samedi saint, tous les membres de cette famille, protestants et catholiques, arrivaient ici. On sut bientôt dans le village qu'une famille allait abjurer l'hérésie. Aussitôt des protestants zélés allèrent trouver leurs coreligionnaires pour les empêcher de passer à l'Eglise romaine. Mais tout fut inutile et le chef de famille leur défendit de ne jamais lui dire un mot à ce sujet. Je les confessai, je les baptisai le samedi saint, et le dimanche matin, avant de commencer l'introït, je me tournai vers le peuple, et les nouveaux convertis, entourés de

témoins, renoncèrent solennellement au protestantisme. Plusieurs d'entre eux reçurent la sainte communion.

Je dois maintenant faire le récit de mon voyage de sept cents milles anglais du lac Pélican au lac Brochet. Cette excursion apostolique avait deux buts : la visite des chrétiens éloignés et la recherche, je ne dirai pas d'une brebis égarée, mais d'une pauvre petite orpheline de huit ans, dont la mère catholique venait de mourir dans des circonstances tristes, mais bien édifiantes, au milieu d'une population protestante. Nous partions le 27 décembre en traîneau à chiens, à la suite d'autres Indiens qui, venus à la messe de Noël, s'en retournaient à leurs quartiers de chasse d'hiver.

Après trois jours do course à travers les lacs gelés et les sentiers du bois, par monts et par vaux, nos compagnons de route nous quittèrent, pour suivre une autre direction. Malgré le froid rigoureux de la saison, décuplé par un gros vent du nord, nos gens alertes et toujours joyeux riaient de bon cœur dans les campements à la belle étoile devant un grand feu, alimenté par les géants de la forêt. Un soir, par un froid très rigoureux, nous eûmes la chance d'arriver à un petit village indien et de pouvoir ainsi passer la nuit dans une maison. Après la prière commune et une petite instruction de circonstance, il y a silence au logis et pendant que les voyageurs vont faire une visite aux autres maisons de l'endroit, les habitants du lieu viennent à tour de rôle se confesser au Père assis sur sa boîte au coin de la maison. Alors les marmots courent après leurs mères, entourent aussi le prêtre et lui communiquent des parasites dont il se passerait fort bien. Ordinairement je donne de bonne heure le signal du lever pour l'assistance à la messe, afin de partir ensuite le plus tôt possible.

A Pakitawagan, un séjour de vingt-quatre heures me suffit pour entendre mon petit monde. Après la grand'messe du premier jour de l'an 1900, je continuai mon voyage toujours en bas de Churchill.

Nous avions d'autant plus hâte de partir que la famine se faisait sentir au village. A peine si nous pûmes trouver quelques poissons pour le repas de nos chiens. Ce soir du premier jour de l'an nous étions campés sur une île du fleuve Churchill, exposés à un vent glacial, n'ayant pour nourriture qu'un peu de galette et du lard. Cette différence entre notre position de ce soir-là avec celle de nos compatriotes à pareil jour dans la mère patrie, me suggéra des réflexions qui, communiquées et exprimées en cris à mes Indiens, les firent rire à cœur joie au moins un bon quart d'heure. Peu s'en fallut que ce souvenir inopportun ne nous fît manquer notre prière. Le lendemain, nous arrivions au village indien des Hauts-Rochers. Encore une halte ici pour voir les malades, baptiser des enfants et entendre de nombreuses confessions au coin de la cabane, assis sur mon sac de voyage.

Tous les sauvages des environs, à la nouvelle de mon prochain passage, s'étaient hâtés de venir. Dieu sait qu'au milieu des misères humaines on rencontre souvent des âmes privilégiées qui se conservent tout le temps dans la douce charité divine.

Poussons plus loin et en deux jours nous arrivons au fort Nelson. Il n'y a pas ici de catholiques résidents, mais nous sommes en quête de la petite Louisa. On nous apprend qu'après Noël une bande d'indigènes l'ont emmenée avec eux dans leurs lointains parages. J'engage un protestant avec ses chiens, et tandis que les miens se reposent je pars pour le pays de la petite exilée. Après trois jours de course sur les marais gelés, encouragés

par l'espoir de trouver l'objet de nos recherches, nous arrivons un beau matin dans un petit village de huttes plates en bois. Imaginez-vous quelle surprise pour ces gens de voir arriver chez eux subitement le prêtre romain. Les quelques catholiques qui se trouvaient là furent comme ivres et fous de joie en voyant leur robe noire. Ils pleuraient et riaient en même temps. Oubliant leur réserve ordinaire, d'aucuns voulaient même embrasser leur missionnaire. Louisa, celle que nous venions chercher, fondait en larmes en tenant la main du Père. Je passai là un jour et une nuit occupé à leur parler, à les confesser, à régulariser un mariage. L'orpheline eut sa place au fond du traîneau pour le retour, et à chaque village ou dans les forts, elle reçut les soins et les caresses de toutes les bonnes vieilles. Cette enfant, orpheline de père et de mère, exposée à mourir de faim dans les bois avec des étrangers, risquait de perdre la foi au milieu surtout des protestants. Elle doit son salut à ses parents défunts, qui élevés à la Mission du lac Pélican avaient par testament légué leurs orphelins à votre serviteur. La mère se voyant mourir, seule au milieu des protestants, sans espoir de recevoir les sacrements, se résigna à la sainte volonté de Dieu, offrit ses souffrances en pénitence de ses péchés et ne quitta plus le chapelet. Déjà, me disaient les protestants, ses membres se refroidissaient, elle tenait encore entre ses doigts *les grains de la prière.* Le ministre vint offrir ses services, mais il fut repoussé. On peut bien dire d'elle : *Fides tua te salvam fecit*, ta foi t'a sauvée. Je n'oublierai jamais la politesse et les bons offices des protestants de ces parages qui sur notre chemin nous hébergèrent. Ce sont eux qui me contèrent ces détails édifiants sur la mort de la mère de l'orpheline qu'ils allèrent enterrer eux-mêmes dans le cimetière catholique, sans oublier de sonner le

glas funèbre. Ils me demandèrent de dire notre prière chez eux et de leur adresser quelques paroles d'édification. Oh ! quel peuple prêt à se convertir ! Le bon Dieu voulut bien éclairer quelques âmes sur la vérité de notre sainte religion, à l'occasion de ce voyage, et je suis persuadé, plus que jamais, que si un prêtre résidait en ces quartiers, il y ferait une riche moisson d'âmes.

En passant devant la porte du ministre, je crus devoir entrer pour remercier sa dame de tout le bien qu'elle avait fait à l'orpheline et à sa défunte mère. Le révérend me parla de ses talents de charpentier et d'ébéniste, et me conta même que, l'été dernier, sa maison étant en réparation, sa famille avait dû habiter le temple et que son dernier fils avait eu l'insigne honneur de naître *inter vestibulum et altare*. Ce monsieur ne put s'empêcher de me dire que nos catholiques du lac Pélican, en visite au fort Nelson, n'étaient pas mal fanatiques. La défunte avait refusé son ministère, et une autre famille avait préféré faire baptiser un enfant par un laïque plutôt que par lui.

Nous eûmes beaucoup de misère pour le retour : neige profonde et peu de provisions pour nous, encore moins pour les chiens. C'était mon dernier voyage en raquette et en traîneau à chiens.

Peu après ce voyage d'un mois, j'eus la joie de recevoir la visite du R. P. Charlebois. Le R. P. Simonin, Xavier, ayant été appelé ailleurs, j'étais tout à fait solitaire et il n'y a rien qui vous réjouisse tant que la visite d'un confrère. Plus tard, la terrible grippe fondit encore sur moi pour la quatrième fois et sans m'abattre totalement m'affaiblit beaucoup. Pendant cette maladie je dus aller administrer les sacrements à des mourants dans le village. Pour faire quelques centaines de pas, aidé de mon bâton et enveloppé de ma couverture, il me fallut

du temps et je dus me reposer plusieurs fois. Je pensais bien partir avec les autres trépassés; n'ayant pu dire la messe depuis dix jours, je me disposais déjà à prendre moi-même le saint viatique, quand la grippe me quitta. Mais comme un soldat invalide, je ne suis plus bon aux marches forcées. Malheureusement la pénurie de missionnaires dans le vicariat m'empêche d'avoir mon congé, c'est-à-dire ma retraite. J'ai simplement changé de mission. De la région des lacs, du pays des rochers, me voici dans les vastes prairies de la Saskatchewan, aux portes de la civilisation, à l'extrémité des plaines qui s'étendent au nord de cette grande rivière. Nous ne voyageons plus en canot durant l'été, ni en traîne à chiens pendant l'hiver.

Nous visitons notre paroisse de 40 milles carrés avec notre cheval attelé à un tilbury. Au lac Pélican, nous n'avions que les *Cris* des rochers; ici nous avons quelques *Cris* des prairies, parqués dans une réserve, et en dehors de cette réserve nos autres paroissiens sont des métis et des colons anglais, français, américains, etc. : environ 400 âmes. Il y a aux extrémités de ma paroisse une bande d'infidèles et ailleurs dans le voisinage deux bandes d'hérétiques.

Je ne connais pas encore assez mes gens pour les apprécier. Je ne vous parlerai plus de mes bons Cris de Churchill et de Nelson, dont le souvenir ineffaçable au fond de mon cœur me fait monter les larmes aux yeux.

D'après ce que je vois, après trois mois de séjour ici, quelle différence entre les Cris des prairies et les Cris du Nord! Qu'ils sont heureux les Cris du Nord loin des vices de la civilisation!

Agréez, mon révérend et bon Père, les meilleurs sentiments de votre humble Frère en N. S. et M. I.

É. BONNALD, O. M. I.